

turiers de toutes les nations. Doué d'un grand courage personnel, il entraînait facilement ses hommes dans les bois de Vera-Cruz, et ses premières incursions furent heureuses ; mais lorsque sa troupe vint à grossir, ses qualités militaires ne furent plus à la hauteur du commandement qui lui était confié. Quelques opérations importantes, où il déploya le plus brillant courage, restèrent sans succès et compromirent son autorité. Son mépris pour les ordres d'officiers français dont il relevait lui porta le dernier coup. La démission qu'il offrit fut acceptée ; mais il reçut en même temps la croix de la légion d'honneur. Un an plus tard, dans une charge où il fut abandonné des Mexicains qu'il menait au feu, M. de Stœklin tomba criblé de blessures et mourut en brave.

Le 20 février, le colonel Du Pin arrivait à Medellin pour prendre possession de son nouveau commandement. Ce fut un curieux spectacle que la revue de cette cavalerie et de cette infanterie sans uniformes. La troupe sous les armes, fièrement déguenillée, attendait rangée dans un *coral* (1). Toutes les nations du monde semblaient s'être là donné rendez-vous : Français, Grecs, Espagnols, Mexicains, Américains du Nord et du Sud, Anglais,

(1) Enceinte palissée pour les animaux.

Piémontais, Napolitains, Hollandais et Suisses se coudoyaient. On ne pouvait pas dire que chaque pays avait envoyé à cette bizarre exposition les types les plus remarquables de sa race. Presque tous ces hommes avaient quitté leur patrie pour courir après une fortune toujours fugitive. On y trouvait le matelot désillusionné de la mer, le négrier de la Havane ruiné par le typhus destructeur de sa cargaison, l'écumeur de mer ancien compagnon du flibustier Walker, le chercheur d'or échappé d'Hermosillo aux balles qui avaient frappé Raousset-Boulbon, le chasseur de bisons venu des grands lacs, le manufacturier de la Louisiane ruiné par les *Yankees*. Cette bande d'aventuriers ignorait la discipline : officiers et soldats se grisaient sous la même tente ; les coups de revolver sonnaient souvent le réveil. Quant au costume, si cette troupe eût défilé, clairons en tête, sur les boulevards de Paris, on eût cru assister au passage d'une ancienne bande de truands exhumés du fond de la Cité. Le quartier, situé au bas de la rivière, entouré d'une palissade en bois dur à travers laquelle une charrette attelée aurait pu aisément se faire jour, était un cloaque infect où les hommes ne trouvaient même pas d'abri pendant les pluies de l'hivernage.

En quelques jours, des carabines rayées, des pistolets, des sabres, des effets de campement,

furent distribués aux soldats. La route de la Soledad n'était rien moins que sûre, on devait tenter au plus tôt une sortie pour la dégager; mais les chevaux manquaient : aucune remonte ne fonctionnait faute de fonds. Il fallait pourtant faire flèche de tout bois et parer aux difficultés. L'alcade de Medellin fut mandé et sommé de trouver les piastres nécessaires, sous la condition qu'elles seraient fidèlement remboursées trois jours après sur la solde de la troupe. L'alcade se retrancha derrière une impuissance absolue; mais, au moment de rentrer dans sa maison, il s'aperçut que sa porte venait de recevoir une garde d'honneur de dix cavaliers, dont le chef lui remit respectueusement un papier au sceau du commandement. Une heure lui était accordée pour faire ses préparatifs de départ : il lui était octroyé quelques mois de loisirs au fort de Saint-Jean-d'Ulloa, si renommé pour sa salubrité! Une demi-heure s'était à peine écoulée, que les fonds publics, qu'on savait cachés dans sa maison, étaient versés à la caisse de la remonte. Ceci donne la mesure de la bonne volonté que les autorités mexicaines nommées par nous apportaient dans leur service. Trois jours après, l'argent fut rendu, au grand ébahissement de l'alcade, peu habitué à trouver chez les fonctionnaires mexicains une fidélité aussi scrupuleuse en matière de deniers publics.

La difficulté pour se remonter ne consistait pas seulement dans le manque d'argent. Les propriétaires des *haciendas* ou fermes voisines ne voulaient pas se défaire de leurs chevaux, de peur de se compromettre aux yeux des guérilleros, qu'ils redoutaient bien plus que les Français. Chaque cheval porte en quelque sorte son certificat d'origine imprimé sur sa cuisse par le fer du propriétaire. Il fallut déclarer aux *hacenderos* que, s'ils ne voulaient pas vendre leurs chevaux aux Français, on irait les prendre dans leurs habitations ou dans leurs pâturages, mais sans les payer. De cette façon, ils auraient réellement cédé à la force devant une razzia de guerre, et leur responsabilité serait à l'abri des représailles des guérillas. Cette menace, appuyée d'un exemple chez le plus gros propriétaire, suffit pour faire affluer les chevaux dans Medellin.

Les maisons de Medellin se groupent sur la rive droite du Rio-de-Jamapa, à trois lieues de Vera-Cruz. Un chemin de fer relie au port cette ville de jeux et de plaisirs, toute parfumée d'orangers. La sécurité des routes pour les joueurs favorisés de la fortune y est malheureusement moins grande qu'à Bade. Medellin est entourée de tous côtés de ces bois épais et odorants dont la végétation luxuriante annonce déjà les forêts vierges des plateaux du

Chiquihuite. Sa garnison se composait alors, outre la contre-guérilla, d'une compagnie d'infanterie de marine et d'une vingtaine de fantassins du commandant mexicain Llorente. Toutes les nuits pourtant, la ville était attaquée par les guérillas, qui s'abritaient, pour tirer, derrière des haies de verdure. Dès que les balles venaient siffler aux oreilles des habitants, toutes les portes se fermaient, et la garnison ne bougeait pas de ses positions. Le système de guerre fut changé : on résolut de passer de la défensive à l'offensive.

Le 3 mars 1863, à la tombée de la nuit, un Espagnol, du nom de Perez Lorenzo, se présentait à la grand'garde. De grosses larmes coulaient de ses yeux ; sa figure pâle et maigre accusait la douleur. Il demanda à être reçu en particulier par le colonel. A peine introduit dans sa tente :

— Veux-tu me venger? lui dit-il. J'avais une maisonnette entourée de jardins dont je portais les fruits à Vera-Cruz et à Medellin; j'avais une jeune femme de dix-huit ans que j'avais aimée et épousée à la Havane; elle était enceinte de six mois. Hier, la guérilla commandée par don Juan Pablo, lieutenant des bandes de Jamapa, est entrée dans ma maison, m'a attaché à un poteau; ils ont violé ma femme, et après lui avoir ouvert le ventre, ils m'ont jeté à la face mon enfant à peine formé.

Comprends-tu, colonel, pourquoi je ne me suis pas tué?

Les larmes de l'Espagnol s'étaient tariées, son regard était fixe. Lorenzo resta jusqu'à minuit enfermé avec le colonel dans sa tente; dix minutes après sa sortie, trente cavaliers et trente fantassins attendaient des ordres en silence. Lorenzo, les mains liées derrière le dos crainte de surprise ou de trahison, servit de guide. La petite colonne se mit en route, et, par un sentier de bêtes fauves, se dirigea sur les *ranchos* (1) voisins de l'*arroyo* de Canas, où se retirait quelquefois don Juan Pablo. La nuit était affreuse, il tombait une pluie torrentielle; les visages et les mains se déchiraient aux épines du chemin. A trois heures du matin, on se précipita sur les cases; tout était désert. Pourtant au pied d'un lit s'élevait un amas de laine fraîchement remuée; les matelas parurent suspects; on fouilla, et grâce à la pointe du sabre qui piqua dans les chairs, on trouva deux lieutenants de Juan Pablo, son beau-frère Juan Lopez et son cousin Omata. Ils faisaient tous deux partie de la bande qui, la veille, avait assassiné l'Espagnole. Les *ranchos* furent livrés aux flammes et les deux prisonniers furent passés par les armes. C'était la pre-

(1) Habitations rurales.

mière carte de visite de la contre-guérilla française aux bandits des terres chaudes. A six heures du matin, la petite colonne était rentrée à Medellin sans que les habitants eussent eu avis de sa sortie.

Chaque jour, de Medellin, on poussait de légères reconnaissances dans toutes les directions; c'était désormais la guerre de partisans. Opérer par petits groupes, voir de ses propres yeux, se tenir toujours au courant des mouvements les plus secrets de l'ennemi, déjà mieux servi que nous par les indigènes, parcourir de grandes distances en peu de temps, tomber à l'improviste sur les retraites les plus cachées, tel était le nouveau service inauguré, et qui allait former de véritables partisans, reliés à l'armée régulière par une discipline plus ferme et cette assurance d'un appui réciproque qui donne de l'audace.

Le 7 mars, du côté de Puente-Morone, un individu à cheval, à la vue de nos cavaliers débouchant subitement dans un sentier, prit la fuite à toute bride. Malgré la vitesse de son cheval, il fut arrêté. Il était porteur d'un passeport parfaitement en règle que lui avait délivré le jour même la préfecture politique de Vera-Cruz. Rien ne ressemble à un honnête homme comme un voleur. L'exhibition pressée de ses papiers fit pourtant naître quelques soupçons. Après qu'il eut été vainement

fouillé, il fut déshabillé, et un soldat découvrit sous l'aisselle du bras gauche un gros paquet de capsules de guerre soigneusement caché. Le fugitif, amené à Medellin malgré ses protestations d'homme de bien, fut reconnu comme membre de la guérilla de Jamapa commandée par Antonio Diaz. Pio Quinto (c'était son nom) avait guerroyé longtemps avec les Indiens *pintos* (1) pour et contre le féroce Alvarez, le vieux chef d'Acapulco connu sur tout le littoral du Pacifique. Pio Quinto jouissait d'une belle réputation de coupeur de grands chemins. La qualité d'honnête homme qu'il invoquait fit qu'on lui posa cette alternative : ou être pendu sans confession à un arbre de son choix, comme faisant partie d'une bande de braves gens pris en flagrant délit d'espionnage et de commerce de munitions de guerre, ou conduire nos soldats la nuit suivante vers la retraite de ses dignes compagnons. A ce prix, la vie lui était assurée, mais rien de plus. La crainte de mourir sans confession lui fit agréer la seconde proposition; le désir même d'obtenir un peu plus que la vie lui arracha une confidence. Pio Quinto déclara que la nuit suivante il devait y avoir à Rodeo de Palmas une grande partie de *monte*, et que les principaux guérilleros s'y étaient donné

(1) Ainsi nommés à cause de leurs taches de lèpre.

rendez-vous. Avant d'arriver à ce point, ajoutait-il, le chemin menait à Rincon de Panas, où serait sans faute embusqué un avant-poste de l'ennemi.

Ce même soir, Medellin s'amusait; toute la société de la ville était invitée à une grande réunion; par ordre, tous les officiers de la contre-guérilla y allèrent danser. L'ordre fut exécuté avec d'autant plus d'entrain que les Mexicaines se montraient depuis peu aussi gracieuses qu'élégantes, et que, selon toute probabilité, les guérillas payeraient les violons. A minuit, un cavalier vint annoncer au colonel que tout était prêt. Sans perdre de temps, ce dernier regagnait au galop, près du débarcadère du chemin de fer, une colonne légère composée de quarante cavaliers, de cinquante fantassins et de vingt fusiliers de marine. En écartant les branches, on entra sous bois, puis on trouva un défilé sinueux; on était forcé de marcher un par un, sans fumer. Des arbres fraîchement coupés barraient de distance en distance le sentier, déjà trop étroit. On pouvait d'un moment à l'autre tomber dans une embuscade; les hommes étaient peu faits encore à ces expéditions nocturnes où l'imagination grandit toujours le danger. Malgré les obstacles, tout marcha avec ordre. A deux heures du matin, on avait parcouru trois lieues. La cavalerie, lancée au galop, se précipita si rapidement sur Rincon de

Panas, qu'elle surprit, appuyée sur son fusil, une vedette qui n'eut pas le temps de faire feu. Les deux cases qui servaient de *ranchos* furent entourées, et presque aussitôt l'infanterie y entra au pas de course. La première recherche n'amena d'autre découverte que celle d'une Indienne qui se tenait fièrement debout au milieu de la case, une torche de résine à la main, sans autre vêtement qu'une splendide crinoline. L'éclat de ses yeux indiquait qu'elle n'avait pas été surprise dans son sommeil, malgré ce costume tout au moins léger. Un soldat, soupçonnant quelque ruse, plongea sa baïonnette dans la crinoline. Tout d'un coup à travers la fente se dressa, en faisant un bond comme un chat-tigre, un Mexicain richement vêtu de cuir et d'argent, armé d'un revolver. Au même moment, au dehors, entre les deux cases, se passait une scène digne du pinceau de Salvator Rosa. Notre nouvelle recrue, Perez Lorenzo, à la faible lueur d'un rayon de lune, avait reconnu dans la vedette enlevée sous les armes Luis de Leon, sergent de guérilleros, un des assassins de sa femme. Luis de Leon se cachait sous un faux nom. Lorenzo frotta brusquement une allumette et plaça la lumière sous la face du bandit. Le misérable avait cinq pieds huit pouces, et Lorenzo l'avait vite reconnu. Un ancien guérillero converti depuis peu, Joachim

Florès, fut toutefois appelé pour constater l'identité de l'assassin. Joachim le réduisit vite au silence en accusant sa propre complicité dans trois meurtres récents commis par Luis de Leon. La lune brillait sous la feuillée, un arbre décharné était voisin : à l'aide d'un nœud coulant, le bandit fut enlevé. Lorenzo regarda longtemps une masse sombre s'agiter en l'air dans les dernières convulsions. Le souvenir de sa femme lui pesait moins : elle était vengée ; le lendemain, il disparut.

Restait l'homme de la crinoline. Deux fantassins le traînèrent devant le colonel Du Pin. Il fut constaté que c'était Julio Cara Rubio, adjoint à l'alcade de Jamapa. Ce chef, doué d'une agilité extraordinaire, glissa comme une anguille entre les mains des soldats. Se faulant entre les jambes des chevaux, il prit la fuite. Il reçut en passant un coup de sabre et un coup de baïonnette. Deux nouveaux engagés, peu habitués à ce genre d'opérations nocturnes, firent feu sur lui. Il se précipita dans la rivière ; arrivé au fort du courant, affaibli par ses blessures, il fut entraîné et disparut dans un tourbillon. La salle de jeu était à quatre cents mètres de là. Les coups de fusil des deux maladroits avertirent les joueurs, qui se dispersèrent en toute hâte dans les bois. Le but principal de la sortie était manqué ; mais Pio Quinto eut la vie sauve. La

colonne rentra à cinq heures du matin à Medellin ; la fête de nuit durait encore. Les invités furent surpris de voir défiler la troupe, qu'ils croyaient endormie dans son quartier.

Plusieurs petites expéditions conduites avec succès eurent encore lieu autour de Medellin. La ville désormais reposait tranquille : les avant-postes étaient respectés, et la sécurité des routes était rétablie dans un rayon de quatre à cinq lieues. Les guérillas avaient compris que le temps des rapines faciles était passé et que la *fantasia* à coups de fusil autour des faubourgs avait ses dangers. Ils songèrent alors à se réunir pour offrir des centres de résistance plus sérieux. C'était un grand pas vers la pacification du pays, car il était désirable d'avoir affaire à une troupe assez forte pour attendre ou offrir le combat, plutôt que d'être obligé de mettre chaque jour une partie de ses forces en mouvement à la poursuite de cinq ou six ennemis presque insaisissables.

II

Trois points de concentration furent choisis par les guérillas mexicaines, qui dès ce jour s'abri-